

SILLAGES

Iris Thaumas



Iris Thaumás

Sillages

© Iris Thaumass, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-8178-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Exil

L'air circule à peine par les lamelles entrouvertes des fenêtres à jalousie de la salle de soin. Teiki tient à défaire tout seul le bandage enroulé sur sa main gauche qui est, à ce stade de guérison, plus un prétexte pour le dissuader de tremper sa main dans l'eau qu'une nécessité réelle de soin.

Le lendemain de son arrivée sur cet atoll Polynésien, c'était un samedi, encore grisée par l'atterrissage sur cette frange corallienne, Sophie avait vu arriver Teiki, un garçon de dix ans, en pleurs à l'arrière d'un vieux pick-up, soutenant sa main gauche rouge et couverte de cloques. La maman était au volant ; sitôt la voiture arrêtée, le papa, assis à côté de lui, l'avait soulevé en un éclair dans ses bras pour aller le déposer sur le divan d'examen de la pièce dédiée aux urgences. Celui-ci lui avait raconté que, en trébuchant dans la cuisine, le garçon avait bousculé la friteuse sur la gazinière ; et que, en tentant de la rattraper dans un geste réflexe, Teiki s'était aspergé la main d'huile brûlante. Depuis un mois, trois fois par semaine, il venait au centre médical refaire ses pansements et Sophie percevait dans son regard curieux un désir manifeste de revêtir un jour, à son tour, une blouse blanche.

— On peut laisser la plaie à l'air maintenant, c'est guéri. Sois tout de même prudent, Teiki, la peau toute neuve est encore fragile !

— Oui, je ferai attention quand j'aiderai à la cuisine, lui lance-t-il en appuyant sur les R roulés. Puis, avec un sourire lumineux, il ajoute : je peux me baigner ?

— Oui, tu peux !

— Taote¹, maman demande si tu peux passer voir mamie Justine. Elle n'est pas sortie depuis deux jours.

— Dis à ta maman que je passerai manger au snack d'ici une demi-heure ; je verrai Justine en début d'après-midi, promet-elle en le raccompagnant dans l'entrée du centre médical. Le soleil est à l'aplomb, la salle d'attente s'est vidée ; assaillie par la chaleur, Sophie ressent un léger malaise qu'elle attribue à sa faim.

Au gré de l'alizé léger, des nuages s'agrègent sur la ligne d'horizon ; la palette de bleus se décline jusqu'à mourir dans un dernier souffle, diaphane, au rivage. Sophie tente d'évaluer la profondeur de cette transparence trompeuse depuis la terrasse sur pilotis en surplomb sur le lagon. Des requins à pointes noires, peu inquiets, à l'affut de quelques reliefs providentiels qui tomberaient entre les lattes de bois, sillonnent l'aquarium. Installée devant une grande assiette garnie

d'un sashimi mangue, d'une poignée de frites, d'un petit bol de riz et une canette « Rotui² » de jus d'ananas, elle sourit en remarquant les « Christmas » dans les médaillons blanc crème de la toile cirée rouge vif ornée de feuilles de houx, quelque peu insolites en mars. Dans l'eau jusqu'à la taille, deux hommes installent un filet de pêche sur un banc de sable. Tranquillement, l'un d'eux, armé d'un harpon qu'il laisse traîner négligemment dans l'eau, se rapproche du rivage, prêt à empaler un malheureux perroquet qui sera délicieux dans l'assiette. Deux chiens, à distance, le suivent à la nage, traçant dans leur sillage deux rides s'évasant à la surface de l'eau. Quelques touristes bruyants, exaltés par leurs plongées de la matinée, échangent quelques photos. Ses yeux se tournent vers la coque jaune citron, rutilante, d'un petit bateau de pêche, suspendue au bout du ponton. Un filet sèche à l'ombre sur un vieux tronc fourchu. Rêver un *impossible rêve*... Jacques Brel l'a si bien mis en mots ! Il y a un mois, le nez collé au hublot, le smartphone en mode rafale, envahie par une sensation d'étrangeté, euphorique, Sophie avait découvert depuis l'avion ces atolls à la surface de l'océan. Dans son esprit déformé par son quotidien professionnel, leur alignement avait évoqué celui des vésicules en voie de guérison d'un zona, essaimées le long d'un trajet nerveux de la peau. Qu'elle en avait rêvé de cette vie insulaire à l'autre bout du monde, à des années-lumière du train de banlieue bondé qui, chaque matin, l'amenait à l'hôpital Foch à Suresnes Mont Valérien ! Et puis, elle avait promis à mémé Solange qu'elle retrouverait sa sœur Justine. Elle n'en était plus très loin.

Roselyne, la maman de Teiki, une fleur de Tiare discrète à l'oreille gauche, vêtue d'un débardeur rouge délavé et d'un short en jean, dépose sur la table voisine deux assiettes de poisson cru, servi dans la coque évidée d'une noix de coco. Quelques mots teintés d'un accent délicieux à l'oreille, accompagnés d'un généreux sourire naturel, charment ces touristes ébaubis de dépaysement. Puis elle se retourne vers Sophie :

— Sophie, tout va bien ? Tu veux une bouteille d'eau ?

— Oui, s'il te plaît.

— Merci pour Teiki, il m'a dit que c'était fini, il est content de pouvoir se baigner ! Mais je crois qu'il aimait bien aussi aller au dispensaire, il m'a dit qu'il voulait être Docteur !

— Oui ! Je crois bien aussi ! confirme Sophie avec un petit sourire amusé.

— Tu sais, Justine est fatiguée, elle ne vient plus avec nous faire les couronnes de tiare. Elle m'a dit qu'elle aimerait bien que tu passes la voir. Je crois aussi qu'elle a envie de connaître le nouveau taote qui arrive de France. Teiki lui en

parle souvent.

— Il va la voir régulièrement ?

— Oui, il lui apporte le pain coco tous les matins, parfois des firi-firi³ le week-end. Il la fait bien rire en lui racontant toutes ses aventures. Elle en sait plus que moi ! Elle n'est jamais longtemps toute seule. Hine passe l'aider à se coiffer avant d'aller à l'école. Le soir, ils vont faire les devoirs avec elle. Je crois qu'ils lui lisent des histoires, soi-disant pour lui faire plaisir. N'empêche qu'ils savent bien lire et travaillent bien à l'école !

— Qui est-elle pour tes enfants ? J'ai l'impression qu'elle est leur grand-mère quand je t'écoute !

— Oui, Marama est son fils fa'a'mu⁴ ! me dit-elle en syncopant ce dernier mot. Elle n'avait pas d'enfant quand elle est arrivée ; Herenui, la fille de Teva, a eu un bébé et elle lui a donné. Elle avait quinze ans, elle ne pouvait pas l'élever toute seule. C'est Justine qui a créé ce snack pour que je travaille avec Marama.

— Merci, c'est chouette de me raconter tout ça. Alors, je reprends : Teva, c'est le grand-père qui a une fille, Herenui, qui a elle-même eu un fils, Marama, quand elle avait quinze ans, que Justine a élevé. Et Hine et Teiki sont les enfants que tu as eus avec Marama !

— C'est bon, tu y es ! T'as tout compris, dit-elle, réjouie.

De larges hibiscus blancs, fondus dans le rose-violet d'un léger voile de coton d'une robe longue et ample, ourlée d'une fine broderie blanche, habillent une toute petite dame, menue, très digne. Une fine tresse de cheveux gris, enroulée et soigneusement maintenue dans un chignon par quelques pinces, lui rappelle sa grand-mère Solange. Sophie aurait tant envie de la prendre dans ses bras. Elle ne le fait pas, Solange lui a conseillé d'être délicate, d'approcher Justine comme on approcherait un chat qu'on ne connaît pas. Justine, cette femme sans enfant qui a fui la famille après la mort tragique de son mari Alain, disparu en mer, et dont seule sa grand-mère semblait se souvenir, est là, face à elle, frêle, avec un je ne sais quoi de familial.

— Enchantée de faire votre connaissance, Justine.

— Bonjour Docteur, répond Justine en lui tendant la main avec un joli sourire un tantinet asymétrique, sans cette pointe d'accent local qui baigne les oreilles de Sophie depuis son arrivée. Asseyez-vous, je vous prie. Je vous offre un café ou un thé ?

— Un thé, s'il vous plaît. Roselyne m'a dit que vous souhaitiez que je passe vous voir. Que puis-je pour vous ? lui demande-t-elle, troublée de sentir cette main noueuse comme l'était celle de Solange dans la sienne.

La réponse, vive, ne tarde pas :

— Rien du tout, je suis en pleine forme, enfin, comme une dame de 90 ans peut l'être ! Je suis ravie de faire votre connaissance et de discuter avec une jeune femme qui ose venir s'installer quelque temps sur cet atoll, loin des commodités de ce monde qui devient fou. D'ailleurs, mettons-nous à l'aise et adoptons les us et coutumes locales, tutoyons-nous si vous le voulez bien.

— Avec plaisir ! rétorque Sophie. J'ai fait connaissance avec tes petits-enfants, et plus particulièrement avec Teiki.

— Qu'ils sont gentils ces petits. Ici, les enfants sont spontanés, tu ne trouves pas ?

— Si. C'est un véritable bonheur. Souvent, à la tombée de la nuit, j'admire le fils de mon voisin, assis sur un rocher au bord du rivage, une ligne à la main, le regard perdu vers le soleil qui glisse sous l'horizon. Tous les matins, réjoui, il me lance un « bonjour taote » tout en enfourchant son vélo après avoir installé sa petite sœur sur le guidon ! Je me retiens de lui crier « fais attention » ! Ils sont aussi si faciles à soigner, toujours contents.

Assises sur de vieilles chaises de jardin en plastique couleur or autour d'une table basse, en haut de la plage qui fait office de jardin ouvert sur le lagon, Sophie et Justine dégustent à petites gorgées leur thé un peu trop chaud. Le ronflement perpétuel de la houle sur le récif, côté océan, emplit le vide momentané de cette conversation.

— Qu'est-ce qui t'a incitée à passer une ou deux années chez nous ? interroge Justine, curieuse.

— Les études sont longues et éprouvantes. J'avais besoin d'une rupture, de voir autre chose avant de m'enfermer dans une routine, quelque part dans un cabinet. Peut-être aussi surmonter une petite déception douloureuse. Je ne sais pas. Le soir, quand je suis seule face à mon écran ou face à la page blanche de mon journal, je ressens un petit pincement ; la France me manque parfois. Il faut partir loin pour apprécier les petits riens qui font notre quotidien.

— Douloureuse ? Amoureuse ?

Sophie la regarde avec étonnement. Hésite un instant, puis répond :

— Oui, ça doit être ça. Et vous ? Pardon, et toi ? Comment es-tu arrivée jusqu'ici ? J'ai entendu dire que tu n'étais pas originaire de ce petit bout de terre.

— C'est une longue histoire. Une très vieille histoire. J'avais 57 ans, je venais de perdre mon mari, nous n'avions pas d'enfant. La famille me pesait. J'ai touché une somme d'argent qui m'a permis de prendre le large. Alors, je suis partie. Les souvenirs sont flous, comme tout ce que je vois aujourd'hui,

d'ailleurs, avec cette cataracte qui voile de plus en plus mon champ de vision.

— Cela se résout facilement par une opération, ne peut s'empêcher d'intervenir Sophie.

— Non, surtout pas, je suis bien comme je suis. Je m'en vais à petits pas, naturellement. Ce qui me gêne le plus, c'est de ne plus pouvoir lire. Hine et Teiki me lisent des histoires pour enfant, le soir, mais j'aimerais tant pouvoir me replonger dans quelques souvenirs lointains de ma vie que j'ai consignés dans mon journal. Je ne peux pas leur demander de me le lire. Suis-moi, je vais te montrer quelque chose.

Sophie se lève et lui emboîte le pas vers trois marches en bois donnant accès à une minuscule terrasse devant la porte d'entrée ouverte, calée par une pierre, d'une petite maison qu'on qualifierait de cabane en métropole. Juste à gauche en entrant, une bibliothèque fournie emplit un salon qui lui paraît minuscule. Par une petite ouverture, elle découvre sur la droite une cuisine sommaire, équipée d'une étrange gazinière sans âge, d'une petite table carrée et de deux chaises en plastique. En face de la porte d'entrée, un autre accès donne sur une pièce sombre ; écarquillant les yeux, elle aperçoit un lit double couvert d'un tifaifai⁵ écru orné de feuilles de l'arbre à pain vert impérial sous une moustiquaire soigneusement fermée. À gauche de cette chambre, derrière un placard bricolé caché par un rideau fleuri, une dalle en béton en contrebas de deux marches, tient lieu de douche à l'italienne. Son regard revient sur cette porte d'entrée à côté de laquelle trône une vieille paire de tongs déformées. Désignant la bibliothèque, Justine lâche doucement :

— Il y a plusieurs cahiers cachés derrière des livres, tout en haut des étagères.

Sophie ne tarde pas à les trouver et les lui remet. Les larmes aux yeux, la vieille dame regarde Sophie d'un air suppliant et lui demande de lui lire quelques passages.

Un malaise envahit Sophie. Naïvement, elle n'avait pas anticipé que Justine lui montrerait si promptement ses journaux intimes, qu'elle aurait tant besoin de parler de son passé. Elle ne peut pas lui laisser imaginer qu'elle est cette personne inconnue à qui on peut confier des secrets de vie sans qu'il n'y ait de conséquences. Elle écoute mais n'entend pas Justine lui dire :

— Tiens, lis-moi cette page, s'il te plaît. Il me semble reconnaître quelques gribouillis que j'avais esquissés. Je me sentais tellement enfermée, j'avais dû une fois de plus me disputer avec mon père, qui se souciait de ma future situation conjugale. Mon Dieu, que c'est loin !

— Justine... Lorsque je me suis présentée, je ne t'ai pas tout dit.

Le regard de Justine trahit une légère surprise qu'elle s'empresse de maîtriser en enchaînant sur un ton ferme :

— Eh bien, tiens, assieds-toi dans ce fauteuil en rotin. Prends ce coussin, ajoute-t-elle tout en écartant le filet d'un hamac dans lequel elle se laisse tomber. Cela me fait du bien de discuter. Je t'écoute.

Confortablement assise dans ce fauteuil désuet, Sophie éprouve au fond de son ventre cette désagréable impression qu'ont les gens pris en faute lorsqu'ils sont contraints de révéler leur intention secrète.

— Je ne t'ai pas dit que j'avais perdu ma grand-mère. Je l'aimais beaucoup... Elle avait deux ans de moins que toi. Ma grand-mère te connaissait...

— Ah bon ! s'étonne Justine en se redressant brusquement, fixant Sophie, le regard soudain inquiet. Comment s'appelait-elle ?

— Solange.

C'est dit ! Un silence, à peine troublé par le froissement des palmes d'un jeune cocotier qui ondule dans l'encadrement de la porte d'entrée, s'installe. Brusquement, Justine le rompt en marmonnant :

— Ça alors ! Tu es donc ma petite nièce !

— Oui.

— Triste nouvelle. Quand est-elle décédée ?

— En mars, l'année dernière. Nous étions proches... Je lui avais promis que je viendrais te voir. Elle me racontait avec nostalgie son enfance, votre enfance en Polynésie. Solange me disait que tu avais eu besoin de retrouver cette joie qui t'animait à cette époque, que tu adorais la Polynésie. Je m'asseyais à côté d'elle, je lui tenais la main, je l'écoutais. Je lui racontais aussi mes petits secrets.

— Que t'a-t-elle dit d'autre, demande Justine, fébrile.

— À quel sujet ?

— Sur le motif de mon départ.

— Rien. Que tu avais besoin de te ressourcer après le décès de ton mari. De construire une autre vie.

— Pourquoi ne pas être venue tout de suite me dire qui tu étais ?

— Tu avais rompu tous les liens familiaux... je ne savais pas si tu apprécierais que je débarque brusquement dans ta vie.

Le trouble se dissipe. Justine se détend, s'allonge en reprenant le fil de la conversation avec un soupçon de détachement :

— D'accord. Merci. A-t-elle souffert ? De quoi est-elle morte ?

— Elle était malade. Elle avait un cancer.

— Nous nous entendions bien. Nos maris respectifs, non. Nos vies ont

divergé. Je n'arrivais pas à avoir d'enfant. J'avais effectivement besoin de changer de vie. Je suis heureuse de te savoir proche de moi quelque temps. Mon voyage sur terre touche bientôt à sa fin, je me prépare tranquillement à prendre le large. Ta présence est inespérée, j'ai l'impression de fermer une boucle. J'espère ne pas te faire fuir en te disant cela ! Tu sais, je vais souvent contempler le récif gris du platier, côté océan, sous les nuages, quand je suis un peu mélancolique.

Sophie commence à apprécier le moelleux du coussin qui la supporte dans son fauteuil. Enfin détendue, elle s'exclame :

— Je me sens soulagée. Non, je ne fuirai pas ! C'est vrai que le récif au vent, côté océan, est parfois bien inhospitalier ! Il m'arrive de m'installer avec mon petit carnet et de me prendre pour Chateaubriand en admirant la perspective à perte de vue de ce platier lunaire, presque anthracite, sous les trains de nuages. J'y passe mais n'y traîne pas, je vais vite me réconforter sous les cocotiers, côté lagon.

— Oh, ta poésie me ravit ! Lis-moi donc, s'il te plaît, quelques pages, chère petite nièce !

Sous ses paupières fermées se dessine une baie, enferrée entre les vigoureuses mâchoires hérissées de pierres acérées où, du matin jusqu'au soir, les rais clinquants d'un soleil ardent habillent d'argent la peau de ses eaux, calme et scintillant miroir sans histoire dans lequel Rê se mire sans chapeau. Au large apparaissent quelques tourments, de lourds nuages bourgeonnent, puis chargent le ciel de nuances cendrées, organisées en champignons boursouflés, festonnés d'une dentelle plus ou moins blanche selon l'exposition. Soudain, grondent de sauvages orages secs sans lendemain...

— C'est magnifique ! Solange m'avait parlé de ton goût pour les lettres, dit Sophie, interrompant brusquement sa lecture.

— C'était une échappatoire, à une époque où la parole des femmes de bonne famille, enfin, ce qu'on estimait à l'époque être de « bonne famille », tout un programme, était confisquée. Je ne voulais pas épouser Alain. On me l'a imposé. Que faire d'autre quand on sait écrire, en 1954, pour réussir à survivre moralement ?

— À Mémé Solange aussi, on lui a imposé le mariage ? s'inquiète Sophie.

— Non. Elle a eu la chance de faire coïncider amour et condition sociale. Elle est tombée amoureuse d'un fils à papa nanti qui convenait à notre père. Elle était plus jeune aussi, l'ainée défriche toujours dans une fratrie.

— Je ne peux pas te dire, je suis la dernière. Tu as sans doute raison !